

Par quoi tient-on à sa famille ?

Fabienne Raybaud¹

1. Appartenir, tenir à: Quand l'adolescence bouscule le lien adoptif

Comment lire la question de l'appartenance? Que dévoile le signifiant « appartenir »? La clinique de l'adoption révèle toutes les complexités de l'être au monde. Adopter, c'est accueillir l'autre étrange étranger, avec son histoire singulière et ses origines distinctes. Il y a ce désir d'enfant qui se différencie du fait de devenir parents: il est fait lui aussi de mouvements du fantasme, de représentations, de constructions imaginaires; et puis, arrive l'épreuve de réalité, la rencontre à partir de laquelle le lien devient possible. Adopter, ce serait renoncer à l'enfant biologique, inventer l'appartenance et la rendre possible, accueillir « *sans pourquoi, comme la rose* ». ² Maldiney dit que nous sommes passibles de l'imprévisible³. Etre là, attendre et n'attendre rien, ce qu'il nomme la transpassibilité: l'évènement arrive par la rencontre, la transpassibilité est « *une ouverture sans dessein* »⁴. Le pourquoi, c'est l'expression de toute une démarche intellectuelle, alors que le transpassible, figure l'être là de l'accueil, au moment où se joue dans la rencontre, toute la question du lien et le tissage du devenir.

Appartenir, c'est faire partie de, c'est donc tenir de quelque chose, de quelqu'un, d'un lieu topologique, d'un lien de filiation vrai, imaginaire, symbolique... Il est intéressant de savoir qu'*appartenant* à signifié «parents», du 12^{ème} au 14^{ème} siècle⁵. C'était un terme de droit qui définissait la dépendance. Cet emploi a disparu. Appartenir nous amène cependant sur le chemin de la filiation et de la reconnaissance: l'appartenance à une lignée, le fondement de la question identitaire devant la loi symbolique et dans les constructions imaginaires de celui qui se sent *tenir de là*, et de ceux qui se sentent «la mère ou le père de»,

¹ Doctorante en Psychologie, Université Aix-Marseille 1, Psychologue clinicienne

² Maldiney, H., *Penser l'homme et la folie*, J.Millon, 2007, p.306. Extrait de Silesius, A. «*La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit*».

³ Ibid., p.306

⁴ Ibid., p.306

⁵ Rey, A ; et col., *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaire Le Robert, Paris, p. 168

un éprouvé associé à la capacité de fabriquer le sentiment d'appartenance à une famille, en dehors du lien biologique. Cela répond d'un « *maternage insolite* »⁶ engageant un ensemble de réaménagements psychiques et affectifs qui permettent d'accéder à la maternalité et la paternalité, de répondre aux besoins de leurs enfants à des niveaux psychiques, affectifs, corporels. C'est un processus, une maturation qui débute avec le désir d'enfant et se poursuit toute une vie. Ce processus est singulier dans l'adoption, il emprunte des voies inhabituelles et il trouve des maternités et des paternités psychiques. Les parents adoptifs, par la force du lien, vont *s'originer* comme les parents de l'enfant et l'investir dans une appartenance familiale, un étayage culturel et social permettant son épanouissement.

L'adoption se lie et se lit sur la trame des signifiants comme une représentation de choses ayant à voir avec le désir, la castration, avec une trace porteuse de sens: un jour, au décours d'un dialogue, au son d'un mot, à l'écoute d'un dire, les signifiants se mêlent comme un nœud de lacets, ils viennent faire résonance à d'autres mots, d'autres signifiants, à des maux et des incertitudes, des déconstructions et des inquiétudes. Cela ressemble à un effacement du transmissible; un jour, la question de l'identité de l'enfant vient bousculer l'identité de la mère et sur la scène de l'estompé, se dessinent toutes les questions, contenues dans celle des origines.

2. Illustration clinique

Lidye Z.⁷ est âgée de 38 ans lorsqu'avec son mari, elle adopte deux enfants, Irina et Jean. Après avoir obtenu l'agrément à l'adoption, le couple se rapproche d'associations travaillant avec l'Europe de l'est et se rend dans un orphelinat de Pologne pour rencontrer la fratrie avec qui les premiers liens ont été établis, par l'intermédiaire des services de protection de l'enfance. Irina a 7 ans à son arrivée dans sa famille adoptive. Jean est âgé de 3 ans. Les deux enfants étaient séparés à l'orphelinat et n'auraient pas eu connaissance de leur lien de parenté. Leur mère aurait connu de graves problèmes d'addiction à l'alcool et

⁶ Druon, C., *A l'écoute du bébé prématuré*, Champs/Flammarion, 2005.

⁷ Tous les prénoms sont fictifs.

elle se serait montrée maltraitante avec Irina, qui aurait été placée à 4 ans pour violences et négligences. Jean serait placé dès sa naissance et il s'en serait suivi la procédure d'abandon des deux enfants, lesquels n'auraient pas été reconnus par un père décrit comme « gentil » mais généralement absent.

La famille Z. est suivie durant deux ans par l'Aide Sociale à l'Enfance, conformément aux procédures en vigueur avec la Pologne, en 2007. Le travailleur social comme la psychologue notent une bonne évolution des deux enfants dans leur famille adoptive. Ils sont très investis par leurs parents qui leur portent beaucoup d'attention. Irina apprend le français avec facilité, elle se montre soucieuse de faire valoir ses capacités auprès de la psychologue: dessins, traductions, récits de son quotidien, elle aime aussi parler de son nouvel environnement. Jean est un enfant plus introverti, il est décrit comme quelqu'un de souriant, peu loquace et qui prend plaisir à passer du temps dans le jardin et dans la cabane fabriquée par M. Z. pour Jean et Irina. Souvent, Lydie Z. porte ses deux grands enfants dans ses bras: Jean lové contre sa poitrine et Irina accroché à ses épaules. Malgré la fatigue qu'elle éprouve à tenir cette position, cette figure de l'arrimage mère/enfants semble avoir du sens pour Lydie Z., du côté du portage de ses enfants, du corps à corps, d'une intimité qui se dessinerait sur son être, en forme d'enfants enracinés là.

Lorsque Irina a 13 ans, elle fréquente l'association de prévention de la cité, elle formule rapidement à son éducatrice référente les difficultés de communication qu'elle rencontre avec sa mère. C'est peu après ces premiers liens d'Irina avec l'APS que Lydie Z. souhaite nous rencontrer, expliquant aux éducateurs qu'elle aurait besoin de réaliser un travail psychologique sur la relation mère/ fille, actuellement difficile, dit-elle, compte tenu de l'entrée dans l'adolescence d'Irina.

Depuis peu, Irina n'aurait de cesse de la provoquer, elle évoque une mère de naissance idéale, se montre désagréable avec Lydie Z., sollicite son père pour qu'il réalise son travail scolaire à sa place, désinvestit l'école, se maquille à outrance, profère des

grossièretés et voudrait se rendre à Varsovie, pour « *avoir la preuve* », connaître d'où elle vient. Lydie Z. trouve Irina ingrate, ajoutant: « *elle ne veut pas dire merci* ».

Lors de notre première séance, Lydie Z. annonce qu'elle vient pour Irina. Puis elle évoque rapidement son père, décédé voici un an et demi, sa mère qui serait disqualifiante envers elle, depuis toujours, Lydie Z. donne pour exemple des mots tels que « *tu n'es pas capable de faire des enfants* ». A l'anniversaire de la mort du père, Lydie Z. aurait connu un problème de surpoids, ayant pensé qu'il s'agissait alors de problèmes hormonaux, il lui vient à l'esprit que ce serait relatif à la question de l'identité: elle aurait répondu, dit-elle, au schéma familial « *marie toi avec un homme* »; elle se souvient que son père très distant avec elle et plus proche de son frère aîné, aurait réalisé peu avant sa mort qu'il a une fille qui a elle aussi étudié et dont il est fier. Maintenant Lydie Z. se demande si elle est vraiment une femme ou bien un homme? Elle a besoin, dit-elle, de se redéfinir, elle nomme quelque chose « *qui crie au-dedans de moi* ».

Nous comprenons que c'est au moment de l'entrée dans l'adolescence qu'Irina vient questionner sa mère, avec force, comme un reproche à ce qui n'a pu advenir: « *Pourquoi ce n'est pas toi qui m'a portée dans ton ventre? Pourquoi n'es-tu pas venue me chercher plus tôt ?* ». Il semble que les questionnements d'Irina, au moment des remaniements internes de sa personnalité, viennent rencontrer le deuil du père que vit alors Lydie Z. et touchent aux remaniements internes irrésolus de sa mère, provoquant chez celle-ci un effet de crise, de rupture, une soudaine recherche de sens, non pas à partir de ses désirs mais de la façon dont elle aurait été définie par ses parents: apte aux études, inapte à la maternité.

2.1. L'enfant objet a: Qu'est-ce qu'un enfant? Qu'est-ce qu'une mère?

Tentons d'analyser ces éléments à la lumière de la théorie lacanienne en ce qui concerne l'enfant imaginaire et l'enfant réel. C'est au stade du miroir que nous pouvons aller chercher ce qui interroge d'un *être au monde* pour la mère, Lydie Z. Lacan évoque l'érotisme anal développé par Freud, et il propose l'équation suivante : enfant = phallus = excrément. La mère portant l'enfant, dans l'image spéculaire, se trouve dans une relation imaginaire où son corps dans l'image, possède un « bien », symbole phallique, l'enfant, qui

renvoie dans le miroir une image chargée de désirs et de satisfactions à son égard. Lacan affirme: « *La mère n'est pas seulement celle qui donne le sein, elle est aussi celle qui donne le seing de l'articulation signifiante* »⁸, pour exprimer qu'elle introduit le Nom-du-Père comme tiers de leur relation, signifiant que l'enfant n'est pas son objet et marque la séparation. Pour l'enfant, la référence à l'Autre joue une fonction essentielle, cet Autre qui lui confère un signifiant-sujet, *un signe image de a*⁹. Supposons que Lydie Z. dans son portage d'enfants (ayant dépassés le stade du miroir) retrouve dans une image spéculaire ce que représenterait le regard de l'Autre, la valeur phallique de l'enfant: les enfants sont dans ses bras et sur son corps, ils s'y accrochent et pourraient annuler, dans son imaginaire, la valeur des mots maternels. *L'incapacité à se retourner en capacité à porter des enfants, à les élever par-dessus soi.*

Et puis, il y a l'enfant réel qui dément cet ajustement phallique, parce qu'il est différent de l'enfant imaginé, et l'adoption fait partie de ces différences qui bousculent les fantasmes et les désirs. Irina, l'enfant adoptée à l'âge de 7 ans, n'a pu combler tous les désirs psychiques et corporels de sa mère, elle n'a pas été portée dans le ventre de Lydie Z., elle n'a pas été un nourrisson bercé dans ses bras et tétant son sein. Elle a pu représenter pour Lydie Z., quelque chose de *l'avoir*, qu'elle réinterroge quelques années plus tard: Ai-je pu être ce phallus symbolique? Est-ce que je t'ai appartenu? Selon Lacan, *l'objet a se distingue suivant les cas d'être ou non phallicisé, c'est-à-dire séparé, et c'est toute la distance du désir et de la jouissance [...] c'est parce que la mère est en "a" pour le père, qu'elle accueille l'enfant en position d'objet a*¹⁰. Le père permet la maternité, il la provoque, il est porteur de ce *plus-de-jouir* de la mère vers l'enfant.

Dans la figure singulière de l'adoption, et au regard de la narration de Lydie Z., nous comprenons qu'il y aurait une transgression oedipienne associée à *l'enfant cause du désir*; le père adoptif, nous le lirons plus avant, semble absent de la scène de l'identité maternelle et des interpellations d'appartenances de l'aînée. Il y a un père mort qui, dans ses derniers moments, est venu révéler, dévoiler à Lydie Z. ce qu'elle aurait pu

⁸ Lacan, J., *Le séminaire Livre V*, « Les formations de l'inconscient », Paris, Seuil, 1998, p. 156

⁹ Lacan, J., *Le séminaire livre VIII*, « Le transfert », Seuil, Paris, 2001, p. 415

¹⁰ Vanier, A., « L'enfant, objet a de Lacan ». *Figures de la psychanalyse*. 2012/2. N° 24, Eres, pp. 39-45.

représenter dans son imaginaire: une fille forte, à l'égal de son frère, une fille porteuse de phallus? Brusquement, les questions d'Irina fouillent les origines, exposent l'identité dans la sphère des représentations maternelles, confrontent Lydie Z. à ce qu'il en est d'être une femme, un homme et (ou) une mère. Il y aurait là une déchirure dans le réel, si nous comprenons celui-ci comme l'impossible à dire et à décrire.

2.2 Se risquer, serait-ce exister?

Lors de notre seconde séance Lydie Z. énonce le fait de prendre des risques pour s'affirmer. Elle associe « risquer » à : exister, dire. Elle voudrait prendre le risque de l'écriture, pour écrire sur le manque et le remplir. Nous pensons à ses paroles précédentes ce qui « *crie au-dedans de moi* »: les rapprochant d'un écrit sur le manque, ou bien ou encore de *les-cris-tuent/re*, comme un retour sur ce qui est du manque en soi, du vide et qui tue l'enfant en elle : « *je ne peux pas garder les bébés* » dit Lydie Z., « *si je suis enceinte, je fais un enfant mort, j'ai si peur de mal faire un bébé!* ». Considérons aussi ce à quoi elle associe le verbe risquer, pour avancer qu'elle parle du fait d'exister dans l'écriture; nous entendons se risquer à mettre à l'écrit (ou à crier) son être au monde, écrire ou crier un vide parfois saturé de fœtus qui sortent morts de l'enclos maternel. Ce qui « *crie au-dedans de moi* », ce pourrait être aussi ce réel et impossible à décrire, que représenteraient les voix fantômes des fœtus morts. Nous concevons qu'elle puisse affirmer avoir si peur de mal faire un bébé. Plus avant, dans une troisième séance, Lydie Z. évoque sa naissance. L'accouchement a été difficile, sa mère était épuisée, ajoutant à cela que l'hôpital était « *dans l'inertie, en plein événements de 68* ». Ainsi, Lydie nourrisson a été en couveuse: « *on m'a laissée dans une couveuse* », exprime Lydie Z., et « *j'ai eu des angoisses de bébé, des grandes angoisses d'abandon, j'ai eu si peur d'être abandonnée* », « *ensuite j'ai voulu être parfaite pour ne pas être abandonnée* ». Enchaînant à ses propos, Lydie Z. ajoute que « *c'est une croix d'être femme* », « *moi je pense comme un homme, je veux faire ce que je veux, tout est plus facile pour l'homme!* ». Rapprocher l'angoisse dépressive d'un désir d'être homme, nous renvoie à ce que développe Winnicott à propos de la défense maniaque. « *Désirer être un homme, détester être*

une femme »¹¹, représenterait une identification de l'homme à l'érection. Nous entendons que pour Lydie Z. l'homme est cet être tout puissant qui se sort de toute situation alors qu'elle (femme), ne cesse de porter, sans obtenir quelque reconnaissance.

Lors de notre quatrième séance, Lydie Z. se montre enjouée, et enthousiaste. Elle a « *enfin* », dit-elle, écrit quelque chose, ce qui l'a fort éloigné, exprime-t-elle, de ce qui se travaille en ces lieux à propos de la maternité. Il s'agit d'une nouvelle : Un couple marié a des difficultés à communiquer, Madame et Monsieur travaillent, chacun de leur côté, et ils échangent peu. Ils ont une « *petite fille* » et puis l'enfant est hospitalisée, rapidement, la maladie l'envahit et elle se meurt de leucémie. Avant de mourir elle constate avec plaisir que grâce à elle, ses parents se parlent. Après un silence, Lydie Z. ajoute: « *Je n'ai pas gardé les enfants de mon mari* ».

Tentons maintenant d'analyser les paroles exprimées lors de ces quatre entretiens cliniques¹². Examinons ce qu'il en est de son récit sur sa naissance. La mère est absente de la scène, c'est la couveuse qui tient lieu de « *holding* »¹³, un holding suffisamment pauvre, réduit, semble-t-il, à des soins sans soutien, ce qui ne protège pas le nourrisson d'expériences angoissantes. Winnicott considérait qu'on ne peut envisager le développement de l'enfant sans prendre en considération tout son environnement et en particulier son interdépendance à la mère. Il semble que la mère, « *épuisée* », ait pu tarder à s'occuper de son bébé, et l'enfant laissé à la couveuse et aux soins infirmiers, ressent une grande angoisse d'abandon, peut être une angoisse d'annihilation, de désintégration, que Winnicott nomme *agonie primitive* ou *angoisse agonistique*. Il pourrait en résulter durant toute la vie un sentiment de ne pas vivre vraiment, de ne pas être adapté à sa réalité, comme peut l'exprimer quelques fois Lydie Z. Nous entendons que toute expression d'affirmation de soi pourrait être un risque, un risque d'existence, pour rapprocher les deux signifiants qu'elle donne.

¹¹ Winnicott, D.W., « La défense Maniaque », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, PAYOT, 1969, p.23.

¹² La prise de note s'est effectuée en très grande partie dans l'après coup de la séance, en élaboration secondaire.

¹³ Winnicott, D. W., *La mère suffisamment bonne*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2006

La mère de Lydie Z. ne l'aurait ni trop contenue, ni trop encouragée et plutôt disqualifiée. Son père paraît la considérer positivement peu avant son décès et ce qu'elle énonce aujourd'hui concernant son époux, laisse percevoir un homme qui ne se situerait pas là où elle l'attendrait. Nous comprenons qu'avoir pris le risque d'adopter ne dégrève pas Lydie Z. d'un sentiment de solitude, de portage en solo pour Irina qui semble n'être aujourd'hui occupée que par la seule question des origines, et par ailleurs pour Jean qui nécessite une attention particulière en scolarité adaptée (ITEP). A partir de ces éléments, nous pouvons en inférer que la relation mère/fille, surenchérie de la singularité de l'adoption, pourrait être marquée par un désir de bien faire « *d'être parfaite* », peut-être dans une dynamique de surinvestissement d'Irina. L'adolescente quant à elle approche la séparation du côté de sa première séparation vécue et ses expériences douloureuses d'enfant abandonnée lui font interroger sa mère sur ce qui aurait pu représenter un ancrage (*être dans ton ventre*) et qui signe déjà la distance (*tu n'es pas venue me chercher assez tôt*), et une souffrance du lien à l'endroit de ce que cela signifie, avoir une mère. Irina porte la plainte de manquements dans l'enracinement maternel, et elle dévoile tout soudainement la question de la différence entre une mère et un père, elle provoque du côté de ce que cela représente, d'être une femme, être désirante et désirable en dehors du lien à l'enfant. Chez l'enfant adopté, il existe une perte, une discontinuité dans l'histoire qui le constitue. « *A partir de ce qui a été discontinu, interrompu, tous les fantasmes sont possibles* »¹⁴. Nous percevons que cette perte première pourrait favoriser l'émergence de sentiments de culpabilité. Pour se protéger, l'adolescente projetterait les éléments de l'interruption, du manque, sur ses parents adoptifs, qu'elle rendrait responsables de son mal être actuel. Nous observons ce mouvement dans la description que Lydie Z. rapporte de ses discussions avec sa fille. Le Run suppose que l'idéalisation des parents de naissance figure une protection contre des représentations dévalorisantes. La question fantasmatique que souligne Le Run évoque aussi le lien incestueux dont l'adolescente pourrait se dédouaner en renvoyant à la question de ses « vrais » parents. Lydie Z. narre comment Irina sollicite excessivement son père dans l'aide aux devoirs, laissant entendre à sa mère que lui : « en sait quelque chose », là où elle serait défaillante. Tout se joue comme si, sur la scène de

¹⁴ Le Run., Jean-Louis, « Adolescence et adoption ». *Enfances & Psy.* 2005/4, N°29, pp. 127-135

l'inconscient, tout devenait possible, à l'instigation d'un ça qui viendrait mettre le lien à l'épreuve de l'Oedipe. Pour la mère, il y aurait comme un retentissement dans la dynamique intra psychique, de sa fille à elle : être une femme, la femme du père, semble basculer du comment au pourquoi ; alors que l'adolescente secoue la trame de la dynamique familiale, la mère ne comprend plus ce qui la fonde, ni ce qu'elle « fout là » au sens existentiel suggéré par Oury¹⁵; ses questionnements touchent à sa place au sein de la famille, à la construction de celle-ci et à son désir présent d'y demeurer ou de se retirer de la scène. Et c'est par l'écriture d'une nouvelle que Lydie Z. tente de se libérer des tensions psychiques qui l'animent. Se faisant, elle délivre dans cet écrit, en métaphores successives, ce qui représente selon nous l'attente de l'enfant, l'enfantement, la place donnée à l'enfant, au père et à sa propre maternalité.

Ecriture de soi à l'Autre

C'est dans un couloir que commence le récit, un couloir empreint de rires et de jeux, où la peinture colorée tient une place importante. De ces couleurs s'épanouissant en tâches liquides, il apparaît des dessins fleuris, animés. Cependant tout ceci ne serait que parade, car chaque porte de ce couloir multicolore ouvre sur la maladie et la douleur: nous sommes dans un hôpital pour enfants. Nous comprenons qu'il y aurait en ces mots l'expression d'un coït fertile qui vient immédiatement toucher au désespoir. C'est l'enthousiasme, au sens d'être habité par un esprit (en Théos), animé de l'être, versus désespérance. Ce coït joyeux pourrait ouvrir sur le néant ou bien l'attente.

La mère est belle, intelligente, très maquillée. Son enfant malade ne parle pas, elle cille pour répondre aux descriptions maternelles du couloir coloré, des clowns, du cirque. Le père n'est pas dans la chambre, il attend en silence au bout du couloir. L'enfant dépérit et sa mère lui raconte ce qu'il y aurait, dans ce lieu extraordinaire appelé le Paradis. Ainsi, cette mère semble maquiller sa souffrance ; le père s'est retiré, son silence pourrait marquer le barrage à la création. L'enfant malade qui « cille » plutôt que de verbaliser,

¹⁵ Depussé, M, Oury, J., *A quelle heure passe le train... Conversations sur la folie*, Paris, Calmann-Lévy, 2003

paraît irréaliste, elle semble figurer une fertilité impossible (qui se meurt de leucémie, que nous associons aux signifiants : l'eux c'est moi ou l'eux c'est mien..), l'espoir réside dans un lieu imaginaire, une aire de créativité entre la mère et l'enfant.

Plus tard, le père recherche dans les analyses médicales de l'enfant, s'il y aurait une erreur pouvant effacer le diagnostic de mort imminente, la mère elle, ne veut rien savoir de ces résultats et ce faisant, elle « *emprisonne le père dans le silence* ». La mère semble se soutenir d'un possible à venir, elle ne voudrait pas voir que la fertilité se meurt, comme si une graine de vie était emmurée du côté du père. Ce serait un souffle, un respir dernier, à l'image d'Antigone emmurée vivante ; les murs de l'hôpital, décrits si colorés, restent pour autant des clôtures.

Quand elle évoque sa grossesse, la mère parle d'une « *enfante* » qui « *dansait dans son ventre, au bout de neuf mois, et plus encore* ». Serait-ce là une métaphore de l'adoption ? L'*enfante* ainsi nommée parce qu'elle est fille, *l'enfante dansait* figurerait l'univers de l'intérieur, elle est *dans ses*, dedans. La danse c'est aussi l'expression du corps, la où le corps se met en scène, joue, se joue et enfante de créativité. En lien avec ce que l'auteur écrit d'un père résigné et d'une mère à la recherche de contes à dire à son enfant, nous percevons un mouvement de lutte entre les pulsions de vie et de mort. La danse du dedans, c'est peut-être cette force exprimée du corps au corps pour lui exiger un espace d'inventivité.

Plus tard, la mère est toute à la magie d'un conte de Cirque Imaginaire, et l'enfant se demande où est le père ? A peine voilé derrière une sémantique à thème, nous lisons ce qu'il en serait d'un cercle image/gyné/aire, d'un scénario d'un utérus imaginé, d'une histoire intérieure qui aurait à voir avec le gynécologique... Tandis que l'enfant questionne sur le réel du père. Mais où donc est ce père qu'il nous faudrait bien réel pour que l'enfant adienne? Quand le père arrive enfin, il fait advenir l'enfant dans un monde sans angélisme : il parle d'analyses et de résultats médicaux, laissant la mère dans le désespoir d'une plausible renaissance et la fille se meurt, cependant que la mère pose une main sur la bouche du père et une autre sur son ventre : si la fertilité est barrée, ce père sera contourné.

L'histoire se termine au cimetière, l'enfant est inhumé, les parents pleurent le deuil d'une *enfant* réelle et biologique, ils avancent dans le soleil et déjà la mère sent en elle des prémices de vie. Déjà, comme un deuil si peu engagé, et une promesse de naissance autre, au bout du compte, après avoir enterré l'infertilité.

Lydie Z. affirme souvent qu' « *il ne faut pas perdre le fil* », comme si ce fil qui tient de la mère et l'enfant devenue adolescente, procédait d'un témoignage ; une fois perdu, il pourrait délier la filiation. Nous entendons quelque chose de cette fragilité quand Lydie Z. se plaint que sa fille ne sache pas dire merci. Remercier, c'est accepter la dette de vie, dire merci augure d'une transmission plausible. Irina ne veut rien savoir de cette dette; l'adolescente semble vouloir affirmer qu'elle serait l'objet de désir maternel, ce dont sa mère avait besoin pour combler son infertilité et pas l'enfant sauvée de l'abandon. En ce sens, et à l'instar de Monestier¹⁶ qui le signifie en filigrane, le lien filiatif de l'adoption comprendrait une double aliénation, celle de l'enfant, aliéné au désir de la mère de venir combler ce qui n'a pu biologiquement advenir, celle de la mère aliénée à son propre manque en elle, désirante d'un objet perdu, en attente de voir éclore cet enfant de l'imaginaire.

¹⁶ Monestier, B., (2005). *Dis merci, tu ne connais pas ta chance d'avoir été adoptée !* Paris : Carrière